

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Chroniques de l'Homme



**L'Homme et l'abstraction : débuts de
l'écriture et caractères chinois**

Les débuts de l'écriture

L'animal social qu'est l'Homme a toujours senti le besoin de communiquer avec ses semblables. Au début cela s'est fait par gestes, mimiques, cris. Et puis l'Homme a inventé le langage. Seul animal à réaliser cet exploit. Les premiers mots ont probablement été forgés sur la base d'onomatopées et de reproductions de bruits naturels : il y a toute une série de théories à ce sujet, beaucoup d'entre elles plutôt fumeuses. Le problème avec ce genre de théories c'est qu'à force de vouloir trop prouver on arrive à certaines absurdités : ainsi j'ai dans ma bibliothèque l'étude d'un certain Kürcz¹ qui trouve une origine de bruits naturels même dans la désignation des parties sexuelles de l'homme et de la femme !. Ceci étant il me paraît évident qu'une partie du vocabulaire humain, surtout à l'origine, avait une relation avec les sons produits par les objets nommés (je pense p. ex. au sifflement du serpent ou au bruit d'écoulement de l'eau). Et que d'autres mots imitaient des actes humains : on a souvent noté que les mots liés à l'allaitement maternel commençaient par des labiales : m pour mère dans presque toutes les langues : indo-européennes, chinoise, égyptienne, sumérienne, etc. Et que l'usage de ces labiales était même étendu au père ainsi qu'au bétail qui fournissait le lait quand la mère ne le pouvait plus. Il est d'ailleurs probable que l'origine « naturelle » d'une petite part de notre vocabulaire explique que l'on trouve quelquefois des racines de mots semblables dans des familles de langues qui n'ont à priori aucun rapport entre elles.

Ce qui n'empêche certains linguistes sérieux à penser qu'il existait à l'origine une langue humaine commune, une sorte de matrice : c'est le cas du linguiste américain Merrit Ruhlen.

¹ Voir : *Der naturlautliche Ursprung von Sprache und Schrift aus sumerischen, aegyptischen und chinesischen Schriftbildern von Leopold Kürcz, bearbeitet von Richard Hadl, édit. Verlag der Offizin Richard Hadl, Leipzig, 1930*

L'étude de Ruhlen² a également paru en France avec une introduction d'André Langaney, Directeur du Laboratoire d'anthropologie biologique du Musée de l'Homme. Bien sûr la plupart de ses collègues s'opposent aux théories de Ruhlen ou du moins pensent que l'existence d'une langue mère est impossible à démontrer. Ruhlen, combatif, considère leur refus comme « *le canular scientifique du siècle* ».

Et puis l'Homme invente la transcription écrite de son langage. Pas de géant dans son évolution. Et dans sa capacité de communiquer. En effet pendant des dizaines de siècles sa parole ne lui permet que de communiquer avec des groupes d'humains en nombre relativement restreint. Ce n'est qu'après l'invention de la radio que Hitler a pu fanatiser par la parole l'ensemble du peuple allemand et qu'Orson Welles a pu semer la panique dans toute la Californie avec son reportage sur l'invasion des Martiens. L'écriture, elle aussi, n'a été utilisée, à l'origine, qu'à des usages restreints : comptes, rapports au souverain, correspondance du pharaon avec ses gouverneurs, etc. Et puis elle permet la composition de chroniques, de mythes, d'épopées, d'essais philosophiques, de romans, etc. Et, grâce aux copistes, atteint bien avant l'invention de l'impression, des nombres d'humains sans commune mesure avec ce qui pouvait être obtenu par la simple communication orale. Et, en plus, à partir de maintenant on va pouvoir communiquer dans l'espace (les Romains lisent les Grecs) et dans le temps (formidable progrès : la transmission du savoir et de l'expérience humaine passe de génération en génération et ne dépend plus de la fragile tradition orale). L'invention de l'écriture a eu d'autres conséquences essentielles sur le développement intellectuel de l'humanité.

² Voir : Merrit Ruhlen: *On the origin of Languages - Studies in Linguistic Taxinomy*, édit. Stanford University Press, 1994

Et l'édition française : Merrit Rublen: *L'origine des langues - Sur la trace de la langue mère*, édit. Belin, Paris, 1997

L'anthropologue J. Goody³ analyse ces effets dans deux ouvrages que je n'ai pas encore réussi à me procurer. Il étudie, entre autres, paraît-il, la rupture ainsi effectuée entre civilisations de l'oral et civilisations de l'écrit qui n'ont plus besoin de mémoriser. Mais la plus importante des ruptures, me semble-t-il, est dans le domaine de la pensée. Non seulement l'enseignement de Socrate aurait probablement été perdu si Platon ne l'avait pas fixé par écrit, mais surtout l'écriture, libérée du temps et de la spontanéité, donne la possibilité d'approfondir et de mûrir la pensée humaine.

Si les premiers mots humains ont été créés par imitation de sons il est logique que les premières fixations de mots sur l'argile, les os, le bronze ou tout autre support aient été une imitation de l'objet représenté, aient été des images, des images stylisées. Il est donc tout à fait logique que les trois grandes civilisations de Mésopotamie, d'Égypte et de Chine commencent leur expérience scripturale par des pictogrammes. Et là encore on a vu naître des théories fumeuses. J'ai un autre livre dans ma bibliothèque qui conclut de la similitude de certains pictogrammes sumériens et chinois qu'il y a eu influence d'une civilisation sur l'autre. Il faut dire que le livre en question - d'un certain Ball⁴ - est assez convaincant puisqu'il ne se contente pas de comparer les pictogrammes des deux langues (et leur évolution ultérieure en idéogrammes et phonogrammes) mais établit également une comparaison lexicologique assez étonnante. Mais on ne voit vraiment pas comment les deux peuples auraient pu entrer en contact. Forrest⁵, linguiste de l'Université de Londres et auteur d'une étude relativement récente de la langue chinoise exclut toute relation entre les deux langues, trouve qu'il y a d'ailleurs pas mal de différences entre les deux systèmes

³ Voir : J. Goody: *La Raison graphique*, Edit. de Minuit, Paris, 1979 et J. Goody: *La logique de l'écriture*, édit. Armand Colin, Paris, 1986

⁴ Voir : *Chinese and Sumerian* by C. J. Ball, *Lecturer in Assyriology in the University of Oxford*, édit. Oxford University Press, Londres, 1913

⁵ Voir : R. A. D. Forrest: *The Chinese Language*, édit. Faber and Faber, Londres, 1965

d'écriture et pense que si les Sumériens étaient venus en Chine ils auraient continué à écrire sur des tablettes d'argile et non sur des os ou du bronze. De plus l'écriture pictographique des Sumériens a été remplacée très tôt (dès le 4ème millénaire) par une écriture cunéiforme. Et en me penchant un peu plus sur l'histoire de la Mésopotamie je me suis aperçu que la langue sumérienne était monosyllabique comme la chinoise, que les deux langues disposaient donc forcément d'un nombre de phonèmes réduit et que l'occurrence d'homophonies fortuites n'avait rien d'extraordinaire.

De toute façon, même si on trouvait des correspondances convaincantes entre les pictogrammes anciens chinois, sumériens et égyptiens, cela ne prouverait qu'une chose : c'est que l'esprit humain fonctionne partout de la même manière. Je suis tombé un jour par hasard sur une émission de télé diffusée sur la 5 et entièrement consacrée à un homme tout à fait étonnant, le professeur Emmanuel Anati, Directeur du Centre des études préhistoriques de Capo di Ponte en Italie et qui avait été auparavant Professeur de préhistoire à l'Université de Tel-Aviv. Son livre⁶ consacré aux peintures rupestres est absolument passionnant. On dispose actuellement de 100 000 statuettes âgées de plus de 10 000 ans et surtout de 45 millions de peintures et gravures qui décorent 70 000 sites découverts sur les 5 continents ! Or ces oeuvres sont répertoriées dans les archives mondiales de l'art rupestre (même si elles ne sont, malheureusement, ni entièrement reproduites ni très bien protégées). Et ce sont elles qu'Anati analyse. Deux faits me frappent dans les conclusions qu'il en tire sur la nature humaine : l'aptitude qu'a l'homme dès l'origine pour l'abstraction, la représentation schématique et symbolique, et l'unicité de la nature humaine car cette aptitude est présente partout, on la retrouve sur les 5 continents !

⁶ Voir : *Emmanuel Anati: Aux origines de l'art - 50 000 ans d'art préhistorique et tribal, préface d'Yves Coppens, édit. Fayard, Paris, 2003*

« *L'art préhistorique* », dit Anati, « *révèle l'essence des processus cognitifs de l'esprit humain* ». Et encore : « *Les caractéristiques universelles des phases les plus anciennes de l'art préhistorique montrent que la logique et les capacités de conceptualisation avaient les mêmes attributs élémentaires dans tous les groupes d'Homo sapiens producteurs d'art* ». Cela veut d'abord dire que l'homme ne s'est pas seulement séparé des autres animaux en devenant un animal conscient de lui-même et, qui, parce que conscient - donc conscient de son isolement - a éprouvé le besoin de communiquer et a inventé le langage, mais qu'en plus l'homme a eu dès l'origine cette aptitude à l'abstraction. Ou est-ce le langage et la communication qui lui ont permis de développer cette capacité ? N'étant ni anthropologue ni philosophe mais un simple dilettante je ne sais évidemment pas répondre à cette question.

Mais ce qui me paraît évident c'est qu'il n'y avait qu'un pas à faire pour passer de l'art préhistorique à l'écriture (plusieurs pas en réalité parce que les pictogrammes ne sont pas encore une véritable écriture). C'est ce que dit Anati : « *Avec ses formes caractéristiques de symbolisation et de communication, avec ses règles de grammaire et de syntaxe et ses trois catégories grammaticales - les pictogrammes, les idéogrammes et les psychogrammes - , l'art semble, dès les origines, annoncer l'écriture* ». Anati utilise les mots de grammaire et de syntaxe parce qu'il fait une analyse structurelle de l'art préhistorique. Et si tout le monde comprend les termes pictogramme et idéogramme, le terme psychogramme paraît bien obscur : Ce n'est ni une représentation d'objet ni un symbole, mais l'expression d'un sentiment, d'un désir ou d'une autre sensation, explique-t-il. « *Une violente décharge d'énergie* ». Passons.

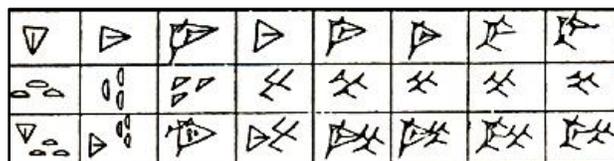
Il me semble que l'on peut exprimer les choses d'une manière plus simple. L'invention de l'écriture n'est au fond qu'une continuation de l'art plastique. On commence à dessiner un objet. Mais on le schématise, on le symbolise. La femme, en écriture sumérienne, est représentée par son sexe (comme souvent en peinture rupestre) et ce sexe

(que les assyriologues français appellent triangle pubien, les Anglais vulve et les Allemands Scham, partie honteuse !) est dessiné avec 4 traits, un triangle et un trait au milieu. Le boeuf est un contour de tête bovine vue de face avec deux traits qui symbolisent les cornes, la vache avec la même tête sans cornes.



Evolution des caractères sumériens du pictographique au cunéiforme

Si l'esprit humain n'avait pas eu cette aptitude à l'abstraction il n'aurait jamais été capable d'inventer l'écriture. Déjà certains signes sont plus qu'une simple image : le soleil levant p. ex. qui chez les Sumériens est un quart de disque qui apparaît dans l'échancrure entre deux montagnes et chez les Chinois un disque qui s'élève derrière un arbre. Et puis on passe des pictogrammes aux idéogrammes (chez les Sumériens le pied devient l'acte de marcher). Et puis on pense à utiliser un caractère comme idée générale d'une essence (chez les Chinois le pictogramme arbre devient idéogramme bois et accolé à un autre caractère indique que l'objet est en bois). Ou d'accoler deux caractères pour évoquer une nouvelle idée : ainsi chez les Sumériens encore le caractère regroupant femme et montagne signifie esclave, car la femme ramenée d'au-delà des montagnes (qui encerclent la vallée des deux fleuves) est forcément une esclave (sexuelle ?) et non une simple étrangère. C'est le contexte social de l'époque qui le sous-entend.



Les caractères femme, montagne et esclave

Il n'empêche : on voit que cette nouvelle technique d'écriture exige également un consensus entre scribes et lecteurs. C'est ce que l'assyriologue Jean Bottéro⁷ exprime quand il dit que le principe même de l'écriture exige l'existence d'« *un corps organisé et réglementé de signes et de symboles* ». Et puis, finalement, on va faire un pas de géant : on va utiliser un caractère pour sa valeur phonique. Jean Bottéro estime que sans l'invention de la représentation phonique il n'y aurait jamais eu écriture, c. à d. la possibilité « *d'exprimer tout ce que les usagers pensent et ressentent, ou savent exprimer* ». Il appelle le stade antérieur, celui où l'on n'utilisait que des pictogrammes pour établir des listes et des comptes, le stade « *aide-mémoire* ». D'ailleurs parlons-en de la Mésopotamie et des Sumériens. C'est au fond une excellente introduction à l'explication des caractères chinois.

La naissance des écritures - Du cunéiforme à l'alphabet (paru aux Editions du Seuil en 1994) est une contribution collective d'auteurs anglo-saxons. Parmi les 6 essais qu'on y trouve ceux qui nous intéressent le plus dans le cadre de cette note sont: *Le cunéiforme* de C. B. F. Walker, Conservateur des antiquités ouest-sémitiques au British Museum, *Les Hiéroglyphes égyptiens* de W. V. Davies, Conservateur des antiquités égyptiennes au British Museum et *Les débuts de l'alphabet* de John F. Healey, Maître de Conférences en études sémitiques à l'Université de Manchester).

On considère en général que ce sont les Sumériens qui ont été les premiers à inventer l'écriture à la fin du IV^{ème} millénaire. Encore qu'ils gardent un certain mystère. Ils seraient arrivés en Mésopotamie venant du Sud-Est, auraient vécu en harmonie avec des ethnies sémitiques (les Akkadiens) - encore un mystère -, auraient fusionné avec eux, tout en les marquant de leur culture (leur langue survit comme

⁷ Voir : *Jean Bottéro : Mésopotamie - L'écriture, la raison et les dieux, édit. Gallimard, Paris, 1987*

langue du culte), puis disparaissent, noyés par les immigrations sémites successives. Et leur écriture, devenue cunéiforme (c. à d. que leurs dessins de plus en plus stylisés par des traits sont gravés dans l'argile humide avec des stylets, ce qui fait que les traits ressemblent à des clous ou des coings), influence tous les peuples voisins (écritures hittite et vieux persan entre autres), peut-être même l'Égypte.

L'écriture a évolué au cours des siècles, le phonique prenant de plus en plus d'importance. Mais les pictogrammes n'ont jamais complètement disparu. Et il en est de même pour l'Égypte et la Chine. Pour l'Égypte le phénomène est particulièrement frappant. La traductrice de cet ouvrage collectif sur la naissance des écritures, Christiane Zivie-Coche, est elle-même égyptologue (et Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études). En présentant l'ouvrage elle souligne le fait que l'égyptien a conservé jusqu'à la fin l'aspect d'images des signes d'écriture. Et elle se demande : « *Ce que l'on a gagné en simplicité avec l'alphabet, ne l'a-t-on pas perdu en qualité iconique des images ?* ». « *L'écriture égyptienne* », dit-elle encore, « *en même temps qu'elle transcrit la langue, donne quelque chose de plus à voir, qui ne peut s'entendre. Elle offre ainsi un supplément que les écritures alphabétiques ne possèdent pas* ». Et Jean Bottéro, à propos du sumérien : « *La présence maintenue des pictogrammes permet aux lettrés une certaine liberté d'usage. L'étoile, en écriture sumérienne, c'est le ciel, ce sont les dieux, mais c'est aussi ce qui est en haut, supérieur, souverain* ». Voilà un thème que l'on retrouvera encore en parlant de l'écriture chinoise...

Je retrouve chez Bottéro une idée que j'ai moi-même déjà développée, celle de la continuité de notre civilisation européenne. Une civilisation qui n'a pas pour seules racines la culture gréco-romaine d'une part et l'héritage chrétien-israélite d'autre part. Ses racines vont encore bien plus loin : Égypte et Mésopotamie. Un livre sensationnel, ***L'Histoire commence à Sumer***, de S. N. Kramer, paru pour la première fois en français il y a plus de 50 ans, nous l'avait déjà rappelé. Et depuis tout le monde semble l'avoir oublié.

Car si l’Egypte nous fascine à cause des sites monumentaux qu’elle nous a laissés, l’héritage de la Mésopotamie, plus ouverte sur le monde qui l’entourait, est peut-être plus important encore. « *Cette formidable écriture, la première connue au monde* », dit encore Bottéro, « *est peut-être l’apport le plus éclatant et le plus généreux des anciens Mésopotamiens au développement et au progrès de notre esprit, dont on s’avise à présent, à quel point le passage à la tradition écrite l’a profondément transformé, en renforçant et en multipliant sa capacité* ».

Mésopotamie et Egypte ne sont jamais passés au stade de l’écriture alphabétique. Et leurs écritures ont disparu avec leurs civilisations. La Chine, elle, a conservé son système scriptural, même si elle l’a fait évoluer pendant 3000 ans, jusqu’à nos jours. Alors qu’en est-il exactement de cette écriture si extraordinaire ?

Caractéristiques de l’écriture chinoise

Ce qui est d’abord extraordinaire c’est que la Chine est le seul pays qui a échappé à l’écriture alphabétique (avec le Japon et peut-être en partie la Corée du Sud qui ont conservé un certain nombre de caractères chinois). Car - nous ne nous en rendons pas toujours compte - le système alphabétique (ou syllabique) s’est imposé dans le monde entier. Et une grande partie du monde a adopté nos caractères romains. Ce qui fait que nous pouvons au moins lire, si ce n’est comprendre, toutes les langues qui s’écrivent avec ces caractères. Comprendre même, du moins des textes simples (articles de journaux, lettres, notes, etc.), si nous sommes Français et si nous avons un peu pratiqué ces pays, des textes écrits dans les langues latines qui nous sont proches, italien, espagnol et portugais. Et néerlandais si nous sommes germanophones. Et nous sommes capables de lire des inscriptions (noms de rues, stations de métro, panneaux sur autoroutes, etc.) même dans des pays dont nous ignorons totalement la langue du mo-

ment qu'ils sont écrits avec notre alphabet romain ou un alphabet qui nous est proche comme le grec (que nous avons peut-être appris au lycée) ou le cyrillique, de toute façon très faciles à apprendre. Par contre si vous rencontrez un alphabet complètement différent du nôtre ou une écriture telle que la chinoise vous êtes complètement perdu.

Je me souviens qu'un jour à Bagdad Nadhir, notre agent en Irak, avait organisé pour moi un rendez-vous avec l'acheteur de l'armée de l'air (rassurez-vous, je n'ai pas été marchand de canons, mais simplement de treuils et ce jour-là j'attendais une commande importante de treuils hydrauliques spéciaux utilisés pour tirer leurs avions Mig en marche arrière dans leurs abris individuels. Je n'allais quand même pas cracher dessus !). Arrivé au bas de l'immeuble Nadhir me dit : je ne peux venir avec vous, l'administration a interdit aux Irakiens de représenter des firmes étrangères. Allez-y, c'est au 3ème étage. Le rendez-vous est fixé. On vous attend. Alors je monte à l'étage. Sur le palier toutes les portes sont fermées. Et toutes les inscriptions sont en arabe. J'avoue que j'ai eu un moment de panique.

Mais là encore on se dit : ce n'est finalement qu'un alphabet. On peut l'apprendre. Il faudra peut-être plusieurs semaines au lieu de quelques heures pour le cyrillique. Mais c'est faisable. Oui mais l'écriture chinoise ? Comment faire ? Et d'abord combien de caractères faut-il apprendre ? 3000 ? 5000 ? 10000 ou plus ? On est en face d'une vraie barrière. Et le plus étrange c'est que beaucoup de chefs d'entreprise occidentaux ne s'en rendent même pas compte. Car si votre délégué sur place n'est pas capable d'apprendre l'écriture chinoise comment va-t-on faire ? Dépendre toujours d'un local ? Ou faut-il engager un ancien de Langues'O ?

D'abord, combien de caractères ? Le grand Matteo Ricci qui a vécu pendant trente ans en Chine à la fin du XVIème siècle et a été

grandement apprécié par les lettrés de la Cour, parle dans ses *Carnets*⁸ de 70000 à 80000 caractères. Mission impossible ! « *Although every object has its own appropriate symbol, the symbols do not number more (!) than seventy or eighty thousand in all because of the manner in which many of them are compounded. When one has acquired a knowledge of about ten thousand of these symbols, he has reached the point in his education where he is ready to begin to write. This is about the least number required for intelligent writing. There probably is no one in the entire kingdom who has mastered all the symbols or has what might be styled a complete ideographic knowledge of the Chinese language* ».

Le grand missionnaire-voyageur du début du XIXème siècle, le père Huc⁹, un Lazariste, ne parle plus que de 30 à 40000 caractères. « *Le nombre des caractères, successivement introduits par la combinaison des traits, s'élève à trente ou quarante mille dans les dictionnaires chinois ; mais les deux tiers sont à peine usités, et en retranchant les synonymes, la connaissance de cinq à six mille caractères, avec leurs différentes significations suffit amplement pour entendre couramment tous les textes originaux. On a dit et répété partout que les Chinois passaient leur vie à apprendre à lire, et que les vieux lettrés s'en allaient de ce monde sans emporter la consolation d'avoir pu réussir dans cette difficile entreprise. L'idée est fort plaisante ; mais heureusement pour les Chinois, elle est aussi très inexacte* ». Et il ajoute encore : « *Si pour savoir une langue, on était obligé d'en connaître tous les mots, combien de Français pourraient se vanter de comprendre toutes ces innombrables locutions techniques qui composent la majeure partie de nos dictionnaires ?* » Qu'est-ce qu'il dirait s'il connaissait la pauvreté du bagage linguistique des Français d'aujourd'hui !

Et que dit cet autre Jésuite, le Père alsacien Léon Wieger¹⁰ ? « *Le dictionnaire dit de K'âng-hi, de l'an 1716, contient 40000 caractères, lesquels se divisent, en chiffres ronds, de la manière suivante: 4000 caractères d'un usage cou-*

⁸ Voir : *China in the 16th Century - The Journals of Matthew Ricci 1583-1610, traduit du latin par Louis J. Gallagher S. J., édit. Random House, New-York, 1953*

⁹ Voir : *Evariste Huc: L'Empire chinois, édit. Librairie de Gaume Frères, Paris, 1857*

¹⁰ Voir : *Père Léon Wieger S. J. : Caractères chinois - Etymologie - Graphies - Lexique, 7ème édition, Episcopat de Taichung, 1962*

rant; 2000 noms propres et termes peu utilisés; 34000 monstres de nul usage. Nous sommes loin des légendes qui donnent à la langue chinoise 80000 caractères usuels ». Tout ceci est bien beau mais je ne vois pas comment on peut rendre une langue quelle qu'elle soit (nos langues européennes ont entre 80000 et 120000 mots ; l'anglaise dépasse même les 200000) avec seulement 4000 caractères. Il y a là un mystère que l'on va résoudre, je pense, lorsqu'on parlera du système de formation des caractères chinois.

Kyryl Ryjik, le prof de philosophie chinoise de l'Université de Vincennes, indique à ses élèves deux dictionnaires français : celui compilé à la fin du XIX^{ème} siècle par Séraphin Couvreur (qui est aussi le traducteur de la fameuse *Chronique de la Principauté de Lou*) et qui comporte 214000 caractères et puis le dictionnaire de l'Institut Ricci qui, d'après Ryjik, en décrit environ 6000. Or il s'agit là du premier Ricci qui date de 1976 et qui comportait effectivement 6031 caractères. Le nouveau Ricci¹¹ publié en octobre 1999 en analyse près de 13500. Il est superbe : trois volumes de grand format reliés en moleskine rouge, lettres dorées, les deux premiers volumes étudient les caractères chinois en transcription alphabétique (romanisation). Le 3^{ème} volume donne de nombreuses explications complémentaires, liste des radicaux, concordance entre les différents systèmes de transcription alphabétique (Wade, Pinyin, etc.)

On voit que les Jésuites sont à l'honneur. Il faut dire qu'ils étaient nombreux, les Jésuites voyageurs et curieux de la Chine. Louis XIV lui-même en avait envoyé un en Chine, le Jésuite Gerson. « *Sur quatre siècles, un millier de Jésuites européens ont travaillé en Chine* » lit-on dans la préface du Ricci. Ils auraient pu être encore plus nombreux si un pape n'avait pas saboté leur travail en 1705 en interdisant le rite spécial qu'ils avaient instauré en Chine pour tenir compte de la vénération des

¹¹ Voir : *Dictionnaire Ricci de caractères chinois, préparé par les Instituts Ricci (Paris-Taipei), édit. Desclée de Brouwer, Paris, 1999*

ancêtres chère à Confucius. Il faut en tout cas saluer le travail entrepris et sa continuité dans le temps. Ainsi on voit que le père Yves Raguin, un ancien de Harvard, qui avait été l'un des grands maîtres d'oeuvre du premier *Ricci*, avait déjà coopéré au lexique du Père Wiegier dont il préface la 7ème édition datant de 1962 (et dont la première édition est datée du 10 octobre 1899!). Le père Wiegier semble en tout cas avoir fait une véritable oeuvre de pionnier. Même si tout le monde ne semble pas l'apprécier : le prof de philo chinoise Ryjik¹² dit : « *le père jésuite Léon Wiegier bien connu par ailleurs pour ses immondes traductions des philosophes taoïstes anciens* ».

Je vous propose de commencer cette étude des caractères chinois par le *Ricci*. La langue chinoise, on l'a déjà dit, étant monosyllabique, le nombre de phonèmes disponibles (c. à d. ce que l'on appellerait syllabes dans une langue européenne) est forcément réduit. Le dictionnaire Ricci est basé sur ces phonèmes repris dans l'ordre alphabétique. Première constatation : ils sont au nombre de 420.

Deuxième constatation : à chaque phonème correspond un grand nombre de caractères homophones, même si les quatre tons qui existent dans la langue officielle chinoise (le mandarin ou pékinois, langue du Nord) réduisent dans une certaine mesure ces homophonies (le cantonnais, lui, a six tons). Le Ricci place l'ensemble des caractères correspondant au même phonème en tête de chaque section. Ainsi nous trouvons sous le phonème *ma*, dont la signification la plus usuelle est le cheval, trente caractères différents. Le caractère cheval est bien repérable. C'est le caractère 7550. On y reconnaît encore les quatre pattes du cheval qui proviennent du pictogramme primitif.

¹² Voir : *Kyril Ryjik: L'idiot chinois - Initiation à la lecture des caractères chinois, édit. Payot, Paris, 1980*

【MA】

MA - MHA, MA, MAA, MAH - MA

7531 馮	7532 嗎	7533 嗲	7534 嘛	7535 罵	7939 嚙	7536 媽	7537 嫫
7944 𠂇	7945 抹	7946 摩	7538 馮	7539 摩	7540 馮	7541 瑪	7542 癩
7543 碼	7544 馮	7545 罵	7546 麻	7547 媽	7548 蟆	3886 貉	7549 鈎
3894 鞞	7550 馬	7551 鬢	7552 麻	7991 麼	7992 麼		

Troisième constatation : un caractère peut devenir l'indication d'un son, devenir en quelque sorte un phonogramme et être adjoint à un autre caractère significatif (un idéogramme) auquel il est intégré. En assemblant les deux on crée alors un nouveau caractère. C'est le cas du caractère n° 7536 qui signifie maman. Il est formé du pictogramme qui représente la femme et du phonogramme du cheval qui représente ici le son ma.

Dans le dictionnaire *Ricci* chaque caractère est placé dans un carré. Dans la partie supérieure droite se trouve un chiffre qui donne l'indication du ton (chiffre compris entre 1 et 4 puisqu'il y a 4 tons). Dans la partie supérieure gauche est placé un autre nombre qui correspond au radical inclus dans le caractère. Qu'est-ce qu'un radical ? Dans le caractère décrit ci-dessus, maman, c'est le caractère femme qui y est inclus et qui est l'élément formel significatif n° 38. Le père Wiegner les appelait des primitives et il en avait trouvé 224. Les sinologues les ap-

pellent des radicaux et se réfèrent à un ouvrage datant de 1716 que Wieger écrit encore K'âng-hi et que le *Ricci* écrit K'ang Hsi. Le nombre de radicaux du K'ang Hsi est de 214. C'est cette liste de radicaux qui est celle adoptée par le *Ricci*.

Un très grand nombre de caractères chinois est donc composé d'un élément qui est significatif et d'un élément qui est phonique. Au fond cela pourrait nous rassurer pour notre apprentissage de l'écriture chinoise. Ce n'est donc que cela ? Il suffit de combiner les 214 radicaux significatifs avec les caractères phoniques (Wieger en avait trouvé 858. Sa liste a été reprise dans le *Ricci*) ? Ce n'est pas aussi simple que cela. D'abord un radical peut aussi jouer un rôle phonique. Et inversement. Voyez le caractère 7550, le cheval. Dans le caractère 7536, maman, il a joué un rôle phonique. Alors qu'il est lui-même un radical, le radical n° 187. Et qu'il peut jouer le rôle de radical dans un caractère tel que chevaucher.

Il n'empêche. C'est peut-être complexe mais on commence à y voir un peu plus clair. En fait il y a des pictogrammes simples qui dessinent un objet, p. ex. le soleil. Il y a d'autres pictogrammes qui sont déjà des symboles. Ou qui deviennent des symboles par extension de la signification de l'objet dessiné. Il y a ensuite des agrégats logiques (je prends l'expression de Wieger) : on prend souvent comme exemple typique le caractère qui assemble les caractères de la femme et de l'enfant et qui signifie bon. Il y a enfin des complexes phoniques qui assemblent un élément significatif et un élément phonique. L'élément significatif est souvent une catégorie, une essence. Je pense à l'eau p. ex. C'est un caractère très descriptif et facilement reconnaissable : des courants d'eau qui se rejoignent. Or sa partie gauche qui ressemble à des gouttes se retrouve systématiquement dans tous les mots désignant des liquides. On voit que l'on retrouve dans l'écriture chinoise exactement les mêmes processus de formation de caractères que ceux l'on a déjà rencontrés dans le sumérien. Et les mêmes étapes de l'esprit hu-

main : schématisation du dessin, extension du sens vers l'abstraction, composition logique, introduction de l'élément phonique, donc représentation du langage. Un processus qui est finalement commun à toutes les écritures primitives, basées à l'origine (et elles le sont forcément toutes) sur la reproduction d'images.

Quand j'utilise le mot « *primitif* » je ne fais bien sûr aucun jugement de valeur. Écriture idéogrammatique et écriture alphabétique se valent. Chacune a ses avantages et ses inconvénients. Nous, avec notre écriture alphabétique nous sommes capables de lire d'autres langues sans les comprendre. Un Japonais du début du siècle dernier savait lire un journal chinois ou coréen et comprendre ce qu'il lisait sans connaître ces langues. C'est du moins ce que l'on a souvent raconté. En réalité ce n'est pas aussi évident que cela. Quand on étudie la façon dont les Coréens, les Japonais et les Vietnamiens ont utilisé les caractères chinois on s'aperçoit qu'ils ont souvent employé certains de ces caractères pour leur valeur phonique pour transcrire des phonèmes de leur propre langue. Il n'empêche : l'idéogramme du cheval est le même en japonais et en coréen qu'en chinois. Il y a donc de fortes chances que le Japonais de l'exemple ci-dessus ait compris au moins le sens général de la plupart des articles de ces journaux. Il reste toujours cette fameuse valeur iconique propre à ces écritures. On a beaucoup discuté de cette relation directe entre le mot écrit et la chose qu'il signifie, en court-circuitant en quelque sorte sa désignation orale. Les linguistes rappellent toujours que le langage vient en premier. Et que l'écriture ne vient qu'ensuite. C'est vrai. Mais il reste que l'écriture alphabétique est la transposition évidente d'une expression orale, alors qu'en écriture idéogrammatique il existera toujours, quoi qu'on dise, une relation mystérieuse et immédiate entre la graphie et le signifié.

Avant de quitter le *Ricci* je voudrais encore faire deux remarques qui expliquent peut-être pourquoi un nombre aussi réduit de caractères est capable de représenter l'ensemble du vocabulaire de la

langue chinoise. D'abord on remarque que de nombreux caractères ont plusieurs significations. Mais surtout qu'il existe un nombre incalculable de mots composés. Pour nous Pékin et Nankin p. ex. constituent des mots simples. Vous ne trouverez guère ces mots dans le Ricci. Pour les Chinois ce sont des mots composés : Pei-ching et Nan-ching, capitales du Nord et du Sud. A se demander si le chinois est réellement monosyllabique...

Alors maintenant que l'on comprend un peu mieux (je l'espère pour vous, ami lecteur) le fonctionnement et la structure des caractères chinois, le problème est-il résolu ? Non, pas du tout, il faut encore trouver le moyen de les mémoriser. Et le meilleur moyen de les mémoriser c'est encore d'essayer de remonter à leur origine, du moins pour ceux des caractères qui étaient visiblement à l'origine des pictogrammes. Le dictionnaire *Ricci* donne bien les principales graphies anciennes mais ne daigne guère faire l'exégèse de leur évolution, exégèse qui de toute façon, on le verra, est souvent un peu sujet à caution. Mais la plupart des manuels faits pour les Occidentaux donnent ce genre d'explications. Et qu'elles soient véridiques ou non elles servent sans aucun doute possible à la mémorisation. C'est le cas par exemple de ce petit bouquin humoristique que l'on peut acheter à Singapour et qui reproduit des dessins humoristiques du caricaturiste Tan Huay Peng du Journal local *Straits Times*¹³. Les explications données semblent pourtant souvent tout à fait orthodoxes.

Quant à Ryjik il établit ce qu'il appelle des fiches sémiotiques pour 536 caractères. Et ces fiches donnent les graphies successives (sur os, sur bronzes, sur sceaux, graphie classique, adoptée au II^{ème} siècle, et éventuellement forme simplifiée moderne, une forme adoptée en 1950 pour certains caractères pour faciliter l'apprentissage de l'écriture dans les campagnes, forme que Taiwan a refusé d'adopter). Ce qui

¹³ Voir : *Fun with Chinese Characters - The Straits Times Collection, édit. Federal Publications, Singapour, 1985*

permet à Ryjik de fournir une explication du caractère, « *celle qui a la meilleure probabilité* », dit-il.

Cecilia Lindqvist¹⁴ a été l'élève d'un très grand sinologue suédois, Bernhard Karlgren¹⁵, qui après avoir parcouru la Chine pendant deux ans seulement, en 1910 et 1911, étudiant les prononciations dialectales de 3000 caractères, réussit à reconstituer la langue chinoise ancienne, et même celle de la vénérable dynastie Zhou du premier millénaire avant J. C. Karlgren n'avait rien perdu de son enthousiasme et lors de ses leçons, n'oubliait jamais de reconstituer au tableau toute l'histoire d'un caractère en faisant voler la craie, raconte Cecilia Lindqvist. Et il lui passe la passion. Elle trouve d'ailleurs que les Chinois, eux, même cultivés, ne connaissent rien des origines de leurs caractères et que l'enseignement est en général purement mécanique. Ce qui m'étonne un peu car il existe presque toujours une explication des caractères qui remonte à la tradition. Cecilia Lindqvist s'intéresse en même temps à ce que les caractères dévoilent sur la culture et la personnalité du peuple chinois. C'est là une autre raison pour étudier cette écriture. Sans compter que l'on découvre à tout bout de champ leur poésie. Alors je vous convie à faire un petit tour en compagnie de ces guides, le prof de philo de Vincennes, l'érudite Suédoise et le caricaturiste de Singapour.

Et puis je vous propose de commencer par la femme, et puis l'homme et le corps humain. Ce caractère, *ni*, se demande Ryjik, représente-t-il une femme accroupie ? Enceinte ? Ou en position de soumission ?

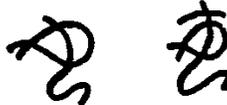
¹⁴ Voir : *Cecilia Lindqvist: China, Empire of the written symbol*, édit. Harvill/Harper Collins Publishers, Londres, 1991

¹⁵ Voir : *Bernhard Karlgren: Grammata Serica Recensa*, Stockholm, 1957

k 38 Nǚ, Nù, Rǔ

女

Représentation d'une femme... (accroupie ? enceinte ? en position de soumission ? ...)

a  b 

c  d 

Nǚ : (1) Femme, féminin. (2) Fille.
 Nù : Donner sa fille en mariage.
 Rǔ : (=汝) Tu, toi, vous.

Ryjik : Evolution de la femme

L'auteur singapourien, lui, n'y voit rien d'extraordinaire. L'histoire de ce caractère ne raconte rien d'autre, pense-t-il, que l'émancipation de la femme !

	<p>nǚ woman; girl; daughter</p>	<p>The original pictograph for woman depicted her in a bowing position . Apparently, for ease in writing, man reduced this to a humbler form — a woman kneeling down  — but not for long. The modern version  graphically portrays the big stride woman has taken to keep up with man.</p>
		

L'évolution de la femme selon le caricaturiste de Singapour

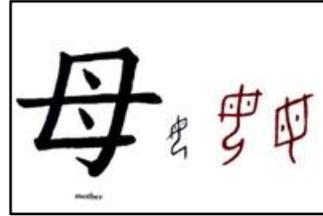
Cecilia Lindqvist, elle, n'a pas d'hésitation. C'est bien la soumission. Quand on connaît l'histoire de la condition féminine en Chine au cours des derniers deux mille ou trois mille ans ! J'y reviendrai quand je parlerai de van Gullik, de son étude sur la sexualité, des filles vendues aux bordels dans ses romans policiers, de tous ceux aussi, comme le Docteur Massignon qui racontent le martyre des pieds bandés, depuis les Songs jusqu'aux temps modernes. D'ailleurs Cecilia trouve d'autres caractères dans lesquels les femmes n'ont pas le beau rôle : deux femmes : se quereller. Trois femmes : fornication. Une femme et un cœur : la rage. Ryjik cite un caractère où la femme est associée à la bouche, signifiant conforme, car la parole de la femme ne peut contredire celle de son mari. Et puis il y a la fameuse association de la femme et de la main qui la soumet : esclave, servante.



Mais n'y a-t-il pas aussi d'autres caractères plus favorables à la femme ? Femme plus enfant = *bon, beau*. Femme plus enfant sous un toit : le *bonheur*. Femme sous un toit : la *paix*. Eternel esprit de contradiction de l'homme. Et puis il y a la femme mère. Cecilia Lindqvist montre que les deux caractères *nü*, la femme, et *mü*, la mère, ont la même origine. Le caractère mère est orné de deux mamelons, dit Ryjik.

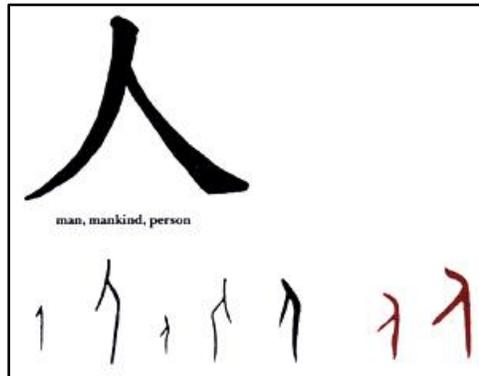


Cecilia Lindqvist : la femme



La mère : femme avec deux tétons

Et *l'homme* ? L'homme paraît être debout sur ses deux jambes. Cecilia Lindqvist qui a étudié, plus que d'autres, les anciennes graphies des os divinatoires trouve qu'au début ce caractère ressemblait plutôt un homme vu de profil. Puis progressivement il acquiert tête et bras. Au bout de son évolution il a d'ailleurs perdu sa tête, remarque l'humoriste singapourien. Normal ! C'est ce que je pense aussi.

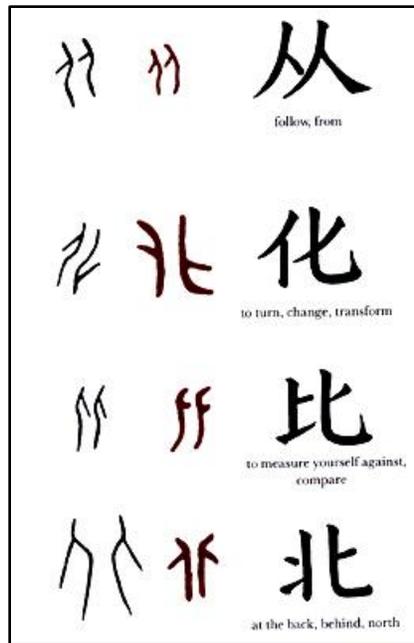


Cecilia Lindqvist : Evolution du caractère homme

Mais je vois que j'ai oublié de vous expliquer cette histoire d'os et de bronzes. C'est encore Cecilia Lindqvist qui raconte l'histoire. Un jour, vers 1900, un pharmacien s'étonne de voir des inscriptions sur ces os que des paysans lui ont vendus et qu'il gratte pour préparer ses mixtures. Il va voir ses collègues. Et on en trouve partout. Plus de 1000 inscriptions. Et ces os qu'on appelait des os de dragons venaient tous d'un site appelé Xiaotun, près de Anyang, et où était censée se trouver la dernière capitale de la dynastie légendaire des Shang qui avait régné de 1500 à 1000 avant J.C. Les rois Shang faisaient appel à

des devins qui foraient des trous dans des os, et suivant la forme des fissures produites, faisaient leurs prédictions, les mettaient par écrit en les gravant sur l'os, et puis on archivait les os pour vérifier si les prédictions étaient exactes. Une coutume bien risquée pour les devins. Mais un grand pas en avant pour l'humanité car c'était là, sans aucun doute possible, le début d'une démarche scientifique. Aujourd'hui ces os constituent pour les archéologues les premières traces des pictogrammes et idéogrammes chinois. L'autre source étant celle des inscriptions sur les nombreux bronzes que l'on trouve un peu partout et qui sont actuellement parfaitement datables.

Mais revenons au caractère homme. Curieusement celui-ci a été utilisé pour représenter un certain nombre de concepts abstraits.

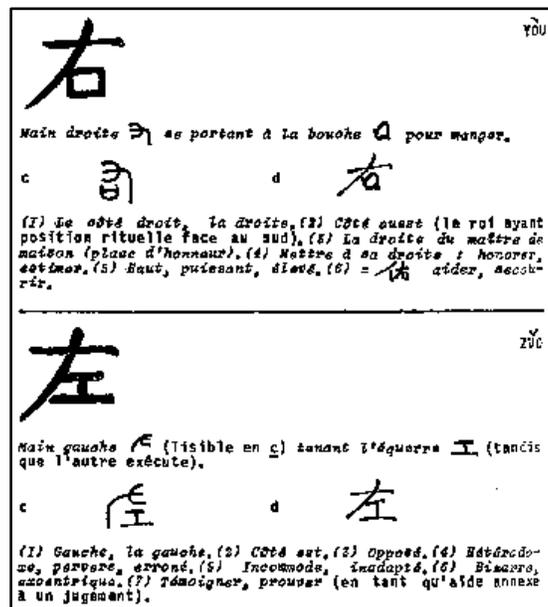


Cecilia Lindqvist : idéogrammes abstraits utilisant le caractère homme

Ainsi : deux hommes l'un derrière l'autre : *se suivre*. Deux hommes tête bêche : *retourner, changer, transformer*. Deux hommes encore, identiques : *comparer*. Deux hommes dos à dos : *derrière* ; et puis ce caractère vient à représenter le *nord*, car en Chine du Nord le vent froid

vient de cette direction et les maisons tournent leur dos au vent. C'est le caractère *bei* dans Bei-ching.

La *main* aussi peut être utilisée pour représenter des termes abstraits. Ainsi Ryjik nous montre qu'une main associée à la bouche représente la droite car on mange avec la main droite et qu'une main qui tient un instrument identifié à une équerre, il s'agit de la gauche car c'est avec la main gauche que le charpentier tient l'équerre alors qu'il trace avec la droite.

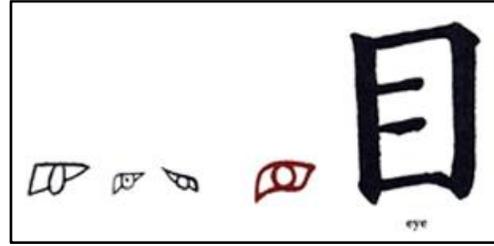


Ryjik : *L'Idiot chinois* : Main droite – main gauche

Quant aux différents organes du corps humain ils sont en général représentés d'une manière toute anatomique. C'est le cas en particulier du *coeur*. On notera à ce propos que le caractère penser, en Chine, associe le coeur et le cerveau. Puisse-t-il en être toujours ainsi ! La bouche est un carré. Pour l'*oeil* Cecilia Lindqvist a trouvé une ancienne statuette où cet organe est représenté exactement de la même manière que sur les premières graphies du caractère.

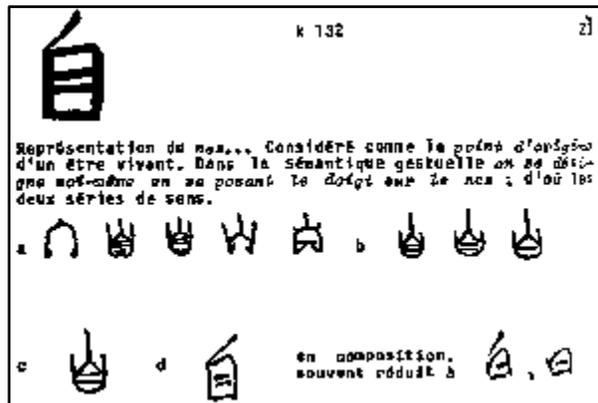


Cecilia Lindqvist : statuette



Cecilia Lindqvist : l'œil (voir statuette)

Quant au *nez* - c'est encore elle qui le remarque - il est toujours représenté de face. Alors que nous Occidentaux on aurait plutôt tendance à le dessiner de profil. C'est que les nez asiatiques sont moins proéminents que les nôtres. D'ailleurs n'étions-nous pas désignés sous le nom de Longs Nez ? Autre curiosité : le caractère nez a perdu sa signification originelle et finit par désigner : *soi-même*. C'est que le Chinois pour parler de lui-même, pointe son nez, contrairement à l'Européen, qui pointe sa poitrine.

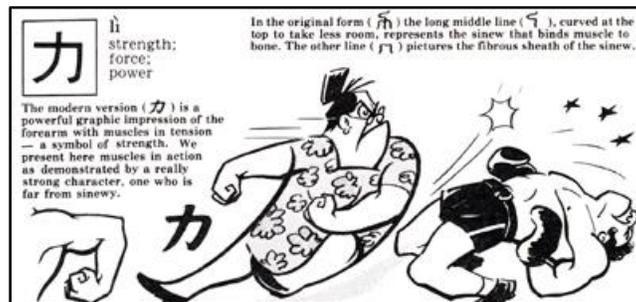


Ryjik : le nez devient soi-même

Cecilia Lindqvist raconte une charmante anecdote à ce sujet. Au début de son séjour à Pékin, elle avait pris l'habitude de se promener dans les faubourgs et admirait les jardins. Un jour elle demande à un vieil homme qui était le jardinier qui avait créé cette merveille et l'homme, à sa grande surprise, pointe son nez (et non sa poitrine

comme le ferait un Occidental), pour lui exprimer que c'est lui, le jardinier en question.

La *force*, aussi, était représentée au départ par un organe, un muscle, ou plutôt un tendon, dit la tradition. Cecilia Lindqvist pense que c'est faux et que ce caractère représentait à l'origine un outil, une charrue en bois, pareille à celles qui sont encore utilisées à l'heure actuelle par certaines ethnies minoritaires.

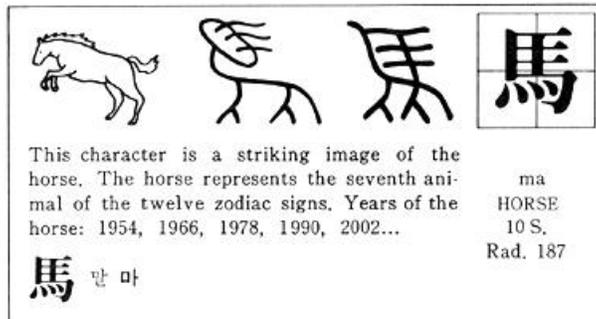


La force vue par Tan Huay Peng (le caricaturiste de Singapour)

Il y a deux idéogrammes qui font encore appel au caractère homme sous sa forme simplifiée et que j'aime bien. La *fidélité* qui associe l'homme et la parole. La parole donnée. Et puis l'homme et l'arbre qui signifie : *se reposer*. On image le paysan, à la pause, chercher un peu d'ombre pour se restaurer avant de reprendre sa journée de labeur. Mais je ne sais pas si l'on trouve encore beaucoup d'arbres dans la plaine chinoise d'aujourd'hui...

Et puis il y a les animaux : On ne s'étonnera guère que les boeufs, comme chez les anciens Sumériens, sont caractérisés par leurs cornes. Quant au cheval, le fameux *ma*, il a non seulement quatre pattes mais surtout une magnifique crinière, attributs tristement perdus par son caractère simplifié. La représentation ci-dessous est tirée d'un manuel coréen: *Pictorial Sino-Korean Characters - Fun with Hancha* by Rev. Jacob Chang-Ui Kim, édit. Hollym International, Elizabeth (New-Jersey)/Séoul, 1988. Ceci pour montrer que d'abord

la dénomination du cheval est la même en coréen et qu'eux aussi donnent la même évolution historique du caractère.



Nouvelle particularité chinoise : les oiseaux sont rigoureusement divisés en deux catégories distinctes: ceux à longue queue et ceux à courte queue. Et les deux caractères n'ont pas grand-chose en commun. Une pointe d'humour : le caractère du corbeau est identique à celui de l'oiseau à longue queue, si ce n'est que le point qui représente l'oeil au milieu de la tête n'y est plus. C'est que, comme le rapporte la tradition, l'oeil ne se voit pas à cause du plumage noir du corbeau !

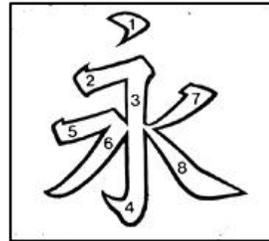
La nature : la *montagne* et l'*eau* entrent dans la composition de deux très beaux caractères. Beaux à cause de l'idée qui les sous-tend. L'homme associé à la montagne c'est l'*immortel*. Au passage je note que le caractère de la montagne à l'origine dessinait 3 pics. Comme le caractère sumérien. Etrange ressemblance. Cecilia Lindqvist raconte la belle légende sur laquelle est basé le caractère *immortel*. Une légende qui est en même temps un bel hommage à la ténacité chinoise.

Un vieil homme en avait assez d'avoir juste en face de sa maison deux montagnes qui lui bouchaient la vue et l'empêchaient d'étendre son domaine. Un matin il commence, avec l'aide de ses fils, tous armés de pelles, à s'attaquer aux deux montagnes pour les démanteler. Un autre homme passe, lui demande ce qu'il fait, puis le traite de fou. Lorsque je mourrai, lui répond le vieillard, mes fils continueront le travail, et après eux mes petits-enfants et puis les enfants de mes petits-

enfants, et ainsi de suite, une génération après l'autre, réduira la masse de ces montagnes, qui elles ne grandissent plus. Et pourquoi n'arriverions-nous pas, à la fin, à les faire disparaître complètement? Le Seigneur des cieux, entendant ce discours, émerveillé par le courage du vieil homme, envoie sur terre deux Immortels qui, à la surprise de tous les voisins, font disparaître les deux montagnes.



immortel



éternel



eau



feu

Quant au caractère *éternel* il n'est qu'une légère variation du caractère *eau* auquel on a ajouté un peu d'écume. Car, comme une génération passe l'une après l'autre, l'une relayant l'autre, l'eau éternellement coule, selon un cycle continuellement renouvelé. A la beauté de l'idée vient s'ajouter une beauté formelle, car ce caractère, en plus, est formé des huit traits de base utilisés par la calligraphie chinoise.

D'ailleurs le caractère *eau* (shui) est lui-même d'une très grande simplicité : un trait vertical au centre et deux traits de chaque côté : les courants de l'eau. Et je me rappelle tout à coup que c'est ainsi que les estampes japonaises représentaient les cascades, les rivières et les vagues. Quant au caractère *feu* il est très simple lui aussi. Au début, dit

Cecilia Lindqvist, il représentait 3 flammes comme les 3 pics de l'ancien caractère de la montagne. Cela me rappelle une histoire amusante que me racontait mon ami Michel Hamilius, qui, après une longue carrière d'ingénieur sidérurgiste luxembourgeois, a décidé, après sa retraite, d'aller étudier le chinois à l'Université de Pékin. Et puis quand on leur apprend le caractère *huo*, le feu, la prof leur dit : « *et le train se dit huo che, et ce caractère associe les caractères du feu et du chariot* ». Alors j'ai éclaté de rire, me dit Michel. C'est exactement ainsi que les anciens paysans désignaient les premiers trains chez moi : *Feiernön*. Des chariots de feu !

(Juillet 2007)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 4, les Caractères chinois*